

français, né à Paris en 1810, est fils et frère d'artistes peintres et graveurs, originaires de Lyon, et dont les œuvres ont fréquemment figuré aux expositions jusque dans ces derniers temps. Après avoir été lui-même un des meilleurs élèves de Reynolds, l'admirable graveur anglais, après avoir produit un certain nombre de planches à l'aqua-tinta destinées au commerce, il se lia avec M. Eugène Deligny, et débuta avec lui au théâtre vers 1836, par un vaudeville, le *Fils du Bravo*, et un drame en un acte, *Hermann l'irrogne*. Il donna ensuite seul une série de drames qui révélèrent son extrême adresse dramatique à se tirer des surprises et des complications les plus extraordinaires. *Gaspardo le pêcheur*, en quatre actes (1837), eut de nombreuses représentations, et rendit le nom de l'auteur populaire au boulevard. Il fut suivi de *Longue-Épée le Normand*, en cinq actes (1837); le *Sommeur de Saint-Paul*, en quatre actes (1838), dont la vogue dépassa encore celle de *Gaspardo le pêcheur*; *Christophe le Suédois*, en cinq actes (1839); *Lazare le pâtre*, en quatre actes (1840), un des plus grands succès de M. Bouchardy; *Paris le bohémien*, en cinq actes (1842); les *Enfants trouvés*, en trois actes (1843); les *Orphelines d'Anvers*, en cinq actes (1844); la *Sœur du muletier*, en cinq actes (1845); *Bertram le matelot*, en cinq actes (1847); la *Croix de Saint-Jacques*, en six tableaux (1850); *Jean le cocher*, en cinq actes (1852); le *Secret des chevaliers*, en cinq actes (1857); *Michaël l'esclave*, en cinq actes (1859); *Philidor*, en cinq actes (1863). Ces pièces, qui échappent à l'analyse, tant les incidents y sont entassés, pressés, accumulés, ont été données, transportées ou reprises sur les scènes de l'Ambigu, de la Gaité et de la Porte-Saint-Martin, selon les pégrinations de leurs divers interprètes, parmi lesquels nous citerons en première ligne M. Frédérick-Lemaître. M. Bouchardy a fait jouer aux Variétés, en avril 1849, un petit vaudeville interprété par Bouffé et intitulé *Vendredi*. Il a écrit, pour la *Galerie artistique et dramatique* de 1853, les biographies de MM. Francisque aîné, Saint-Ernest et Méléme, pour qui il a composé différents rôles.

M. Bouchardy, dont les productions nouvelles sont devenues fort rares, a été autrefois le grand impresario des terreurs du boulevard. Il a personifié, surtout à ses débuts, le drame noir et terrible des anciens jours, le drame à ficelles, pour nous servir d'une expression consacrée. Il est peut-être le seul, parmi les dramaturges modernes, qui ait conservé le sérieux des Eschyles de l'Ambigu d'autrefois, la foi des Euripides de la Gaité du meilleur temps. Non-seulement il possède à fond toutes les ressources qu'il faut pour bien enchevêtrer les charpentes d'une action, faire naître et grandir la curiosité, pousser l'intérêt jusqu'à l'exaspération, mais il croit en son œuvre. Chez lui, jamais un mot sceptique ne vient jeter de doute sur les sentiments des personnages; ses coups de théâtre sont sincères jusqu'à l'heure suprême où les méchants sont punis et les bons récompensés. Il a la sincérité inaltérable des premiers âges dramatiques, et accomplit d'une main convaincue son rôle de Providence incarnée, qui se révèle invariablement entre onze heures et minuit, à la grande satisfaction des chérubins du paradis... de l'Ambigu. Cette croyance au mélodrame explique la réussite de *Gaspardo*, du *Sommeur de Saint-Paul* et de *Lazare le pâtre*; elle explique pourquoi les pièces de M. Bouchardy, traduites en castillan, ont obtenu des succès d'enthousiasme par toutes les Espagnes; elle nous donne le secret de ces représentations à recettes vraiment fabuleuses, qui les ont suivies dans tous les endroits de la terre où l'on pose quatre planches sur deux tréteaux dans une intention de théâtre. Il ne faut pas, il est vrai, demander à cet auteur, qui a confectionné pour le crime l'oreiller le plus rembourré d'épines et de remords qu'on ait jamais imaginé, il ne faut pas lui demander des pensées fortes, des cris de l'âme, de beaux élans vers l'idéal, de ces observations que les rêveurs savent seuls faire avec leur oï qui semble ne rien voir, et surtout du style. Non. Ne lui demandez pas davantage des développements, des explications, des phrases; il ne comprend, lui, que les faits. « Des faits, rien que des faits, grand Dieu ! disait, en 1842, M. Théophile Gautier; de vrais miracles, qui semblent à tout le monde très-simples et très-naturels. La poésie de Bouchardy est basée sur l'exemple suivant : « Toi ici ! par quel prodige ? mais tu es mort depuis dix-huit mois ?... — Silence ! c'est un secret que je remporterai dans la tombe ! » répond le personnage interpellé; et l'action continue. Rien n'est plus expliqué que cela. Il faut convenir que les héros de M. Bouchardy sont peu curieux et peu questionneurs de leur nature. Tout cela n'empêche pas *Paris le bohémien* de former un spectacle d'un intérêt soutenu, et qui vous tient en suspens pendant cinq heures d'horloge. Il y a là-dessus, à travers le fabrais et l'incohérence, les boursoffures et le mauvais style, une certaine grandeur, une puissance incontestable et un sentiment poétique très-réel. »

Deux ans auparavant, à propos de *Lazare le pâtre*, M. Théophile Gautier avait donné des œuvres de cet habile et heureux écrivain dramatique une sorte de caractéristique à laquelle nous emprunterons les lignes suivantes : « M. Bouchardy, quoiqu'il ait un plus

juste sentiment du dialogue que les mélodramaturges ordinaires, n'est nullement un bon écrivain. Il ne sculpte pas sa phrase, brisée à tout moment par les nécessités d'une action convulsive et haletante, et ne s'arrête jamais, une fois lancée; cependant, ce qu'on peut apercevoir de son style, aux bien rares temps d'arrêt de ses drames, ne saurait supporter un examen sérieux. L'analyse des passions et des caractères tient également peu de place dans ces œuvres singulières. La poésie, la fantaisie en sont absentes. Il n'y a pas davantage de philosophie, et le sens moral y manque entièrement. Comment donc, sans tout cela, l'auteur parvient-il à des succès si réels et si francs ? Par la complication excessive de la charpente, l'entassement des faits et l'absence de développement, par une curiosité harcelée sans relâche et satisfaite à tout prix, même aux dépens de la vraisemblance et de la logique. Chaque acte est une pièce entière, et une pièce très-embrouillée; et il faut la robuste attention et la naïveté ardente du public des boulevards pour ne pas perdre le fil qui conduit les héros à travers un pareil labyrinthe d'événements. Jamais on n'a plus dédaigné les préparations et les motifs. La situation exige qu'un personnage paraisse : il se présente sur-le-champ, sans dire ni d'où il vient, ni comment il est venu, tranche la difficulté, et s'en va jusqu'à ce qu'on ait encore besoin de lui; et ces entrées si brusques, qui n'ont d'autre motif que le désir où est le spectateur de voir arriver le personnage nécessaire, sont toujours acceptées et applaudies à outrance. Quant à nous, de telles pièces nous font l'effet de ces rêves fourmillants, où vont et viennent mille figures bizarres, et où les événements les plus incroyables se succèdent, sans égard aux temps et aux lieux, et sont admis par le dormeur comme les choses du monde les plus ordinaires et les plus simples... Citons, comme assez rare et digne de remarque, le fait de M. Bouchardy résistant à l'exemple, donné par ses confrères en vaudevilles et en mélodrames, d'une collaboration qui menace d'envahir outre mesure le théâtre; M. Bouchardy écrit et fait seul jouer ses pièces. — Le nom de M. Bouchardy a figuré par erreur dans les nécrologes de l'année 1852.

BOUCHARI s. m. (bou-cha-ri). Ornith. Nom de la pie-grièche en Bourgogne.

BOUCHARLAT (Jean-Louis), mathématicien et littérateur français, né à Lyon en 1775, mort à Paris en 1848. Il entra à l'Ecole polytechnique comme élève, puis y resta quelque temps comme répétiteur adjoint. Il fut ensuite nommé professeur de mathématiques transcendantes à l'Ecole militaire de La Fère, emploi qu'il conserva jusqu'à la suppression de cette école. Alors il s'occupa de littérature et professa les belles-lettres à l'Athénée de Paris. Il fit paraître dans l'*Almanach des Muses* diverses poésies, telles que l'*Épique du géant Adamastor*, traduit du Camoëns; publiâ la *Mort d'Abel*, le *Jugement dernier*, en douze chants (1808); un *Cours de littérature* faisant suite à celui de *La Harpe* (1826). Ses principaux ouvrages de mathématiques sont : *Éléments du calcul différentiel* (1838), et *Théorie des courbes et des surfaces de second ordre* (1810).

BOUCHAUD (Mathieu-Antoine), juriconsulte et économiste, né à Paris en 1719, mort en 1804. Il était, par sa mère, petit-neveu de Gassendi. Longtemps repousse du doctorat par la faculté de droit, à cause de ses opinions philosophiques et de sa collaboration à l'*Encyclopédie*, il fut admis enfin lorsque sa réputation eut rendu cette exclusion de plus en plus scandaleuse, obtint, en 1774, une chaire de droit naturel et des gens au Collège de France, et fut nommé conseiller d'État en 1785. L'Académie des inscriptions lui avait ouvert ses portes en 1766. Outre ses articles de jurisprudence et d'histoire ecclésiastique dans l'*Encyclopédie*, on a de lui : *Essai historique sur l'impôt du 20^e sur les successions*, et de l'impôt sur les marchandises chez les Romains (1774); *Recherches sur la police des Romains concernant les grands chemins, les rues et les marchés* (1784, in-8°); *Théorie des traités de commerce entre les nations* (1773); *Commentaire sur la loi des Douze Tables* (1787); c'est le travail le plus complet qui ait été fait sur ces fragments mutilés de la législation primitive des Romains.

BOUCHAUTE, commune de Belgique, province de la Flandre orientale, arrond. et à 18 kilom. N. de Gand, près des frontières de Hollande; 2,071 hab. Ancien château fort.

BOUCHE s. f. (bou-che — lat. *bucca*, même sens). Cavité qui, chez l'homme, s'ouvre à la partie antérieure et inférieure de la face, et qui, située entre les deux mâchoires, sert à l'introduction des aliments et à l'émission de la voix : *Ouvrir, fermer la bouche. Avoir la bouche saine, empestée, sèche, amère, pâteuse. Avoir du mal dans la bouche. La nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.* (Zénon.) La bouche humaine est faite aussi bien pour la parole que pour la mastication. (C. Dollfus.) La bouche ouverte est le signe de la sottise. (T. Thoré.) Se dit du même organe chez les animaux, à l'exception de ceux pour lesquels l'usage a consacré une autre expression, comme bec pour les oiseaux, queue pour la plupart des animaux carnassiers, etc. :

La bouche d'un cheval, d'un chameau, d'un bœuf, d'un singe. La bouche d'un ver, d'un insecte. La bouche d'un saumon, d'une carpe. On ne dit pas la bouche, mais la gueule d'un cerf. (E. Chapuis.)

— Par ext. Lèvres, partie extérieure de la bouche proprement dite : *Bouche agréable, petite, vermeille. Grande bouche. Avoir le sourire sur la bouche. Baiser quelqu'un sur la bouche. Méfiez-vous des gens qui ont la bouche de travers.* (Buff.) *Dans la tristesse, les deux coins de la bouche s'abaissent.* (Buff.) *Sa bouche était fine et bien dessinée.* (Alex. Dum.) *Un grand nez aquilin lui descendait sur la bouche.* (Lamart.) *Sa bouche était fine comme un demi-mot, enjouée comme le sourire du père aux petits enfants.* (Lamart.) *Un sourire légèrement sardonique relevait les coins de sa bouche.* (Lamart.)

Sa bouche a la fraîcheur de la rose nouvelle. DESAINTANGE.

De la rose qui vient d'éclorre
Sa bouche a les vives couleurs. DE PEZAY.

« Organe du goût; appareil de la mastication et de la déglutition : *Avoir la bouche pleine. Porter quelque chose à sa bouche. Mettre un morceau de pain, un morceau de viande dans sa bouche. Cela laisse à la bouche un goût fort agréable. Dès qu'un corps esculent est introduit dans la bouche, il est confisqué, gaz et sucs, sans retour.* (Brill.-Sav.)

Demande-t-on la bouche pleine ?
Disait ma femme à son marmot. ARNAULT.

L'homme ici ne croit plus qu'aux choses que l'on
Au pain qu'on mange, au vin qui parfume la bouche. A. BARBIER.

La bouche pleine, osez-vous bien
Chanter l'amour qui vit de rien ? BÉRANGER.

— Personne considérée par rapport à la nourriture qu'elle consomme : *Il a tous les jours dix bouches à nourrir. Avant le siège, le gouverneur avait eu la précaution de faire sortir toutes les bouches inutiles.* (Lav.) *Paris est un gouffre qui a un million de bouches, et les bouches les plus grandes sont celles du peuple.* (E. de Gir.) « Désigne quelquefois la personne qui parle : *C'était une bouche éloquente. C'est à une bouche savante que ce blaspème était réservé.* (J.-J. Rouss.) *La calomnie est bien plus atroce quand elle sort d'une bouche parasite.* (Livy.) *Je ne crois pas que depuis longtemps aucune bouche nous ait adressé des paroles plus humilantes.* (Dupanloup.)

Laissez parler, seigneur, des bouches plus timides. RACINE.

« Gourmand ou gourmet : *C'est une bouche insatiable. Quelle fine bouche il y a là !*

— Organe de la voix, parole, discours : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* (Evangile.) *Nous fâmes étonnés de la sagesse qui parlait par sa bouche.* (Fén.) *La sentence fut prononcée par la bouche du prophète Elie.* (Boss.) *Vous vous condamnez par votre propre bouche.* (Mass.) *Les ressorts de la vie gastronomique sont à leur place dans la bouche du citadin.* (Sto-Beuve.) *La bouche ne verse que le trop-plein du cœur.* (Renan.) *La bouche est mauvaise gardienne du langage.* (Renan.) *Quand la société prophétise, elle s'interroge par la bouche des uns, et se répond par la bouche des autres.* (Proudh.) *Le principe des nationalités n'est qu'un leurre dans la bouche des unitaires.* (Proudh.)

Voici, comme ce Dieu vous répond par ma bouche. RACINE.

De mon cœur en tout temps ma bouche est l'interprète. RACINE.

Malheureux ! quel nom est sorti de ta bouche ! RACINE.

De votre bouche, ô ciel ! puis-je l'apprendre ! RACINE.

Confirmez cet hymen d'un mot de votre bouche. CRÉBILLON.

Leur bouche ne vomit qu'injures et blasphèmes. J.-B. ROUSSEAU.

Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise. REGNARD.

Chante, juge, bénis, ta bouche est inspirée. V. HUGO.

Ah ! le mépris va bien à la bouche de Dante. A. BARBIER.

Sénèque est un sot dans ta bouche. Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche. MOLIERE.

Ta bouche, aux passions du peuple descendue,
S'est ouverte aux jurons de la fille perdue. A. BARBIER.

Madame Alix, menteuse, fière et riche,
A qui chacun voyait de belles dents,
A table, un jour, devant maîtres et gens
Laissa tomber son râtelier postiche.
Vous jugez bien les propos et les ris ;
Vous jugez bien si l'accident la touche.
Moi, dit Damon, je n'en suis point surpris ;
Je sais que tout est faux dans cette bouche.

« Dans ce sens, est souvent opposé à cœur, lorsqu'on veut opposer ou comparer la parole à la pensée ou au sentiment : *Quoi ! tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire ? Et tu crois que ma bouche était d'accord avec mon cœur ?* (Mol.) *Madame Denis déclame du cœur, et chez vous on déclame de la bouche.* (Volt.) *Il faut avoir une pudeur tendre ; le désordre intérieur passe du cœur à la bouche, et c'est ce qui fait les discours déréglés.* (Mme de Lam- bert.)

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche ? MOLIERE.

La bouche obéit mal lorsque le cœur murmure. VOLTAIRE.

Le cœur, pour s'exprimer, n'a-t-il qu'un interprète ?
Ne dit-on rien des yeux, quand la bouche est muette ? RACINE.

Ah ! puisse son oreille entendre sur ma bouche
L'humble bégaiement de mon cœur ! LAMARTINE.

— Fig. Organe, moyen d'exprimer, de traduire au dehors les sentiments et les pensées : *Les nombreux bienfaits qu'il a semés seront autant de bouches prêtes à lui rendre hommage. Les plaies d'un homme assassiné sont autant de bouches muettes qui demandent vengeance.* (Trév.) *Les trophées, les grands monuments sont autant de bouches qui annoncent la gloire des héros.* (Trév.) *La vérité est dans la bouche de la colère, de l'ivresse et de l'enfance.* (Boiste.)

— Poétiq. *La déesse aux cent bouches, La Renommée.* « On dit aussi LA DÉSÉE AUX CENT VOIX.

— Provisions, munitions de bouche, Vivres dont on fait provision par avance, en prévoyant le cas où l'on ne pourrait se les procurer au moment où ils seront nécessaires : *La garnison était abondamment pourvue de munitions de bouche. Les munitions de bouche nous manqueraient au milieu de notre voyage.* « Dépense de bouche, Dépense qu'on fait pour la nourriture. « Officiers, service de la bouche, ou absol. la bouche, Gens préposés au service de la table du souverain ou de quelque grande maison : *Les officiers de la bouche du roi. Marc-Antoine préférait un officier de bouche à un général.* (Cussy.) *L'écuyer tranchant découpa les viandes que lui portait de la table un officier de bouche.* (Th. Gaut.) *La bouche du roi comprenait la paneterie, l'échansonnerie, la cuisine, la saucerie et la fruiterie.* (Dézobry.)

Servez, disais-je, à messieurs de la bouche,
Versez, versez, messieurs du gobelet. BÉRANGER.

« *Avoir bouche en cour ou à la cour, Avoir droit de manger à quelque une des tables de la maison du roi : Il fallut établir des tables à Marly comme à Versailles, pour le bas étage de ce qui avait bouche à la cour.* (St-Sim.)

— Flux de bouche, Abondance extraordinaire de salive, qui se produit dans certaines maladies. « *Avoir le flux de bouche, un flux de bouche continu.* Se dit d'un bavard; mais on dit plus ordinairement FLUX DE PAROLES.

— *Bouche d'or*, Homme d'une grande élocution. « *C'est saint Jean Bouche d'or, C'est un homme qui parle éloquentement, et surtout facilement (chrysos, or; stoma, bouche), par allus. au nom de saint Jean Chrysostome, l'un des plus éloquents des Pères de l'Eglise.* « Se dit aussi d'un homme qui parle comme il pense, sans timidité et sans calcul. « *Bouche pincée*, Bouche à lèvres minces et qui se tiennent habituellement plus ou moins serrées : *La bouche pincée exprime une finesse railleuse.*

— Loc. prov. *Faire la petite bouche*, Contracter ses lèvres, pour paraître avoir une petite bouche : *FAIRE LA PETITE BOUCHE est une coquetterie qui est toujours ridicule, parce qu'elle est toujours visible. Vigée, faisant le portrait de Mme de B..., s'aperçut que, dès qu'il travaillait à la bouche, elle mettait ses lèvres dans la plus violente contraction pour la rendre plus petite. Il lui dit à la fin : Mais ne vous gênez pas, madame ; pour peu que vous le desiriez, je n'en mettrai pas du tout.* « *Manger peu ou être délicat sur le choix des mets : Tu te repais d'opinions du matin jusqu'au soir, et puis après tu te mets à faire la petite bouche.* (Dider.) « *Faire le difficile, le dédaigneux, le délicat : Ils ne firent point la PETITE BOUCHE des honneurs qu'ils reçurent.* (St-Sim.)

— *Bouche en cœur*, Minauderie, manières mignardes, affectées : *Sa bouche se contracta pour exprimer ce sourire de contentement que l'on nomme familièrement faire la bouche en cœur.* (Balz.)

— *Bouche fendue jusqu'aux oreilles*, Très-grande bouche. M. L. Veillot, dans son dernier ouvrage, les *Odeurs de Paris*, a encore enchéri plaisamment sur cette expression, en disant d'une chanteuse célèbre dans les estaminets parisiens : *Elle a une bouche qui semble faire le tour de sa tête.* « *Sa bouche dit à ses oreilles que son menton touche à son nez.* Locution ironique, qui sert à caractériser ces figures maigres et anguleuses, surtout chez certains vieillards, où le menton et le nez se rejoignent presque par-dessus une bouche très-fendue, qui semble, comme on dit, vouloir mordre les oreilles. « *Etre, demeurer, rester bouche bée, Rester étonné, ébahi ; prêter une grande attention.*

— *Bonne bouche*, Goût agréable qui reste dans la bouche : *Ce vin, cette liqueur fait bonne bouche.* « *Laisser quelqu'un sur la bonne bouche*, Lui procurer une impression finale agréable, soit par les derniers mots qu'on lui adresse, soit par ce qu'on lui dit en cessant de parler, ou de toute autre façon : *Vous n'en tâtez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche.* (Mol.) « *Nester, demeurer sur la bonne bouche*, Cesser de manger ou de boire, après que l'on a bu ou mangé quelque chose qui flatte le goût; et fig., S'arrêter après quelque chose d'agréable, dans la crainte d'un changement, d'un retour fa-